

GÉOGRAPHIE
HUMAINE

13

Collection dirigée par
ERRE DEFFONTAINES

UNE CIVILISATION DU MIEL

LES INDIENS GUAYAKIS DU PARAGUAY



LIBRAIRIE

nrf

GALLIMARD

par J. VELLARD

PRÉFACE DE PAUL RIVET

*Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays, y compris la Russie.*

Copyright by Librairie Gallimard, 1939.

DÉDICACE

A Monsieur RICARDO DE LAFUENTE MACHAIN, membre correspondant de la Société des Américanistes de Paris, ami aussi généreux qu'éclairé de la science française, dont le zèle pour les études américanistes et l'amour de la terre paraguayenne ont permis d'organiser cette mission. En souvenir aussi des heures charmantes passées à Buenos-Aires.

J. V.

PRÉFACE.

J'ai fait connaissance du Dr Jehan Vellard, en 1928, à Rio-de-Janeiro. Après avoir collaboré de longues années à l'Institut de Butantán (État de São Paulo) avec le Dr Vital Brasil, et fait de remarquables travaux sur les venins, il avait accepté de continuer ses recherches à l'Institut similaire de Nictheroy. Le Professeur Caullery, qui se trouvait également en mission au Brésil, et moi-même nous fûmes aussitôt séduits par l'extraordinaire connaissance que J. Vellard avait de la nature tropicale. Biologiste dans l'âme, il fut pour nous, Européens un peu désorientés dans un milieu nouveau, le plus sûr et le plus précieux des guides. Comme il m'avait manifesté le désir d'entreprendre de grands voyages d'étude, je lui promis de l'aider à les réaliser, certain que son tempérament de naturaliste saurait s'adapter à l'observation ethnologique. C'est ainsi que J. Vellard put organiser une première mission de Rio au Pará par l'Araguaya, d'où il rapporta une ample moisson de documents sur les Indigènes des rives du grand fleuve brésilien. Ensuite, grâce à l'aide d'un savant argentin, M. Ricardo de La Fuente Machain, grand ami de notre pays, il s'en fut au Paraguay, explora le Chaco dans des conditions singulièrement difficiles et dangereuses, puisqu'y sévissait la guerre entre le Paraguay et la Bolivie, et termina par un voyage chez les Indiens Guayakí, tribu indienne encore en marge de la civilisation, sur laquelle on ne possédait que des renseignements sommaires et incomplets.

A peine de retour à Rio, J. Vellard partit pour le Vénézuéla où je lui avais signalé l'intérêt des populations indigènes de la Cordillère de Mérida. Là encore, il fit preuve des plus belles

qualités de chercheur et d'observateur et, par ses envois, combla une des lacunes les plus regrettables de nos collections ethnographiques et archéologiques.

J. Vellard se fixa ensuite à Pernambuco où le gouvernement brésilien avait songé à utiliser une nouvelle fois sa remarquable expérience de naturaliste. Actuellement, il se prépare à accompagner M. Lévi-Strauss dans une grande expédition vers une des régions les moins connues du Brésil central, la Cordillère des Paressi, où vivent des tribus mal connues, mal classées, dont l'existence nous a été révélée par les travaux du Général Rondon et de ses collaborateurs du Service de protection des Indigènes et du Musée national de Rio.

Cette esquisse rapide de la vie de J. Vellard suffit à démontrer que « Une civilisation du miel » n'a rien de commun avec cette littérature superficielle et hâtive que le goût de l'exotisme et la facilité des communications ont si fâcheusement mise à la mode. Le lecteur y trouvera un récit vrai, écrit par un homme qui a vu la nature et les êtres autrement que par la portière d'un wagon-lit, ou du haut d'un avion, des observations faites au contact même de la réalité et non pas des impressions sommaires, souvent influencées par des conversations recueillies dans le salon d'un palace ou à la terrasse d'un grand café. C'est un documentaire tourné sur place, au péril de sa vie, que J. Vellard offre au public et non un de ces films truqués exécutés dans un confortable studio.

J'ai lu avec passion ces pages, dont beaucoup ne sont que la transposition de notes de route, écrites hâtivement le soir après une rude étape, dans le repos précaire du campement de nuit. Tout leur mérite et tout leur charme viennent de là. Elles exhalent le parfum troublant de la forêt mouillée et moite, à l'heure où la vie mystérieuse s'éveille dans les sous-bois impénétrables et hostiles.

Avec quelle simplicité J. Vellard rapporte l'épisode le plus émouvant de la belle aventure qu'il a vécue :

« Nos guides indiens fugitifs étaient de retour. En revenant, ils avaient rencontré dans un petit campement guayaki deux femmes et un enfant. Les femmes s'étaient enfuies, ils s'emparèrent de l'enfant, d'un coati et d'un vase de cire rempli de miel. L'enfant, une fillette de 2 à 3 ans, avait été fort maltraitée

et elle était terrorisée. Elle vint avec nous et, depuis cette époque, ne nous a plus quitté ».

Marie-Yvonne, adoptée par J. Vellard et par sa mère, est à l'heure actuelle une charmante fillette de 10 à 11 ans, intelligente et affectueuse, parlant le portugais et le français, studieuse et, si j'en juge par les photographies que J. Vellard m'a adressées, jolie. Transplantée dans un milieu tout nouveau, elle a pu, grâce à la sollicitude intelligente de ses parents adoptifs, s'y adapter sans aucune difficulté et sans que, jusqu'ici, l'hérédité l'ait détournée de cette vie civilisée où le sort l'a conduite.

Sans un accident imprévisible, cette fillette vivrait actuellement la vie précaire et primitive dont J. Vellard nous donne un saisissant tableau. Tout permet de croire qu'intégrée en pleine civilisation, elle y tiendra son rôle comme femme, avec le même bonheur qu'elle l'a tenue jusqu'ici.

Je livre ce fait aux méditations de ceux qui croient à l'inégalité irréductible des races et aux lois imprescriptibles de l'hérédité. A lui seul, il suffit à donner au beau livre de J. Vellard une valeur humaine, qui doit lui assurer le succès qu'il mérite à tant d'autres titres.

P. RIVET.

AVANT-PROPOS

Le Paraguay, l'état le plus central de l'Amérique du Sud, présente sur une surface relativement faible, inférieure d'un quart environ à celle de la France, une grande diversité d'aspects et de régions : vastes forêts où la civilisation n'a pas encore pénétré, bocage verdoyant, marécages presque infranchissables, solitudes désolées du Grand Chaco où des savanes désertiques et sans eau et des terrains imprégnés de sels succèdent à d'énormes marais et à des palmeraies noyées.

De nombreuses tribus indiennes vivent encore sur son territoire. Les unes habitent les terres hostiles du Chaco ; d'autres ont pour domaine les grandes forêts de la région orientale. Plusieurs, protégées par des conditions locales particulières, n'ont jamais été approchées et même parmi celles qui entretiennent depuis longtemps des rapports avec les civilisés beaucoup de documents et d'informations précieuses restent à recueillir.

Un aussi beau champ d'études ne pouvait manquer de retenir l'attention du D^r RIVET, directeur du Musée d'Ethnographie du Trocadéro, dont l'activité incessante est toujours à la recherche des documents et des faits pouvant jeter quelques lumières sur les grands problèmes ethniques de l'Amérique du Sud. Sur sa proposition, le Ministère de l'Education nationale et le Museum me chargèrent d'une mission au Paraguay. Un Argentin, généreux autant qu'éclairé, M. RICARDO DE LAFUENTE MACHAIN, avait offert son appui moral et financier et plusieurs de nos grandes institutions scientifiques nous donnèrent leur concours. Pendant près de deux ans j'ai parcouru l'intérieur du pays, le Chaco comme la grande forêt de la région orientale, entrant en contact avec de nombreux groupements indiens, étudiant la faune, remarquable par son caractère de transition entre la faune amazonienne et celle des régions tempérées du sud.



En dehors de son intérêt scientifique le Paraguay est un des pays sud-américains les plus captivants pour qui cherche à pénétrer sa vie intime et sait en comprendre l'âme complexe, à la fois sentimentale et sensuelle, brutale et mélancolique.

Souvent dans l'intérieur le voyageur peut se croire transporté un siècle en arrière. Les coutumes, le genre de vie, l'aspect même du pays et des villages ont si peu changé que certaines descriptions du début du siècle dernier pourraient avoir été écrites de nos jours. Les habitants conservent les anciennes traditions d'hospitalité et le souvenir de l'accueil reçu même dans les plus pauvres ranchos fait oublier les mauvais moments, les fatigues et les difficultés de toute sorte qui ne manquent au cours d'aucune mission de ce genre.

Il ne faut chercher au Paraguay ni une nature grandiose ni des scènes spectaculaires. Ce pays de mœurs simples dégage malgré sa pauvreté un charme discret provenant de la douceur de son climat, de l'ambiance de nonchalance où vivent ses habitants sans grands besoins et de mille détails familiers qui se gravent profondément dans le cœur du voyageur : c'est le calme de certaines nuits passées dans les grands bois, le souvenir d'une veillée autour du feu, celui d'un air populaire joué sur la guitare ou d'un sourire offert avec la bombilla de maté et le cigare traditionnels dans une cabane perdue de la forêt.

Le fond de la population, issue du croisement des Espagnols avec les Indiens habitant la région à l'époque de la découverte, a gardé très accusé dans son type physique et son caractère l'empreinte des ancêtres indigènes. L'usage général du guarani, la vieille langue indienne, la seule encore parlée et comprise dans l'intérieur du pays, contribue à donner au Paraguay un cachet tout spécial. C'est en guarani que le Paraguayen manifeste toutes ses émotions ; l'espagnol n'est que l'idiome officiel ignoré de la plus grande partie de la population rurale.

Le répertoire de chants guaranis est riche. Des compositeurs, le plus souvent anonymes, s'inspirent de tous les événe-

ments privés ou nationaux pour des chansons pleines de verve ou des satires piquantes rappelant parfois nos fabliaux ; mais la plupart de ces petites pièces sont empreintes de la mélancolie qui imprègne l'âme paraguayenne et les plus appréciées sont les chansons d'amour dont certaines sont très délicatement nuancées. Sans avoir jamais été écrites beaucoup de ces chansons deviennent célèbres et se répandent dans tout le pays. Elles animent les veillées et les bals populaires, les chôpis, une des coutumes les plus typiques des campagnes paraguayennes.

Je ne puis évoquer le Paraguay sans revoir l'orchestre rustique, une guitare, un accordéon et une petite harpe, jouant dans quelque pauvre cabane mal éclairée par une ou deux lampes archaïques, à l'huile ou au pétrole. Les musiciens sont de simples péons, des gens de la campagne, sans éducation musicale, ayant le sens inné du rythme mais pas toujours celui de l'harmonie telle que nous la comprenons.

On danse dehors, sur le terre-plein illuminé par la lune blanche, la *yasÿ-moroti*, si souvent chantée par les poètes guaranis, qui fait paraître plus sombre la lisière de la forêt toute proche. Les chevaux renâclent attachés aux piquets du corral. Les hommes, vêtus de ponchos aux couleurs voyantes, prennent le maté ou boivent de l'alcool de canne à sucre parfumé avec les fruits aromatiques du guavira, tout en faisant sonner leurs éperons aux mollettes énormes fixés à leurs pieds nus.

L'orchestre joue les traditionnelles polkas paraguayennes au mouvement plus ou moins rapide. De temps à autre un musicien s'accompagnant de la guitare improvise des couplets mordants sur tous les assistants sans épargner les étrangers présents que l'on veut honorer par cette marque spéciale d'attention. Ces improvisations alternent avec les danses et des chants guerriers célébrant des épisodes de l'épuisante guerre de quatre ans soutenue par le Paraguay de 1866 à 1870 contre ses voisins coalisés, ou ceux tout récents de la guerre du Chaco, et les airs en vogue où apparaît toute la nostalgie de ces populations ; tel « *India* », le chant si populaire au Paraguay, évoquant la femme indienne « errant dans les bois, ornée de plumes et de colliers de canines de jaguar, qui sait aussi

aimer et sait aussi rêver. » Aimer, rêver, c'est toute l'âme paraguayenne.

Le développement moderne du pays n'a pas encore fait disparaître ces coutumes traditionnelles ni l'usage d'une foule de procédés primitifs, et les contrastes les plus imprévus s'observent au Paraguay.

Sur les mauvaises pistes des camions automobiles de tout âge et de tout modèle croisent de lourds chars à bœufs à deux roues très hautes, bâchés de cuirs crus, et traînés par quatre à huit paires de bœufs. Le conducteur, l'arriero, chante nonchalamment assis à l'intérieur, aiguillonnant de temps à autre les bœufs de tête à l'aide d'une longue perche fixée au toit du véhicule ; deux hommes suivent à cheval, poussant devant eux des animaux de rechange. Autre vision non moins suggestive : tout le long du rio Paraguay des pirogues grossièrement creusées dans un tronc d'arbre à la mode indienne amènent courrier et passagers à bord des modernes bateaux à vapeur venant du Rio de La Plata.

De tels contrastes se présentent à tout instant dans les villes comme dans les campagnes. Ils sont encore rendus plus saisissants par la persistance de certaines tribus indiennes vivant parfois à très peu de distance des établissements agricoles ou forestiers paraguayens et restées à un niveau de culture très bas, refusant tous les avantages matériels de la civilisation pour continuer à mener jusqu'à leur extinction bien proche leur vie libre dans la forêt. Deux mondes se juxtaposent sans se mélanger et souvent sans se connaître.



C'est à Villa Rica, la seconde ville du Paraguay, à trois heures de chemin de fer de la capitale, que ce contraste entre la nature primitive et indomptée et le progrès moderne m'est apparu avec le plus de force.

De la place principale de la ville on me montrait à cinq ou six lieues à l'ouest un massif de collines abruptes, bastion isolé de la Cordillère de Caaguassu. Formé de chaînons aux pentes raides, séparés par d'étroites coupures et couverts d'une épaisse forêt, il sert de refuge à quelques petites hordes d'indiens

guayakis. Ce sont les représentants les plus avancés d'une race presque éteinte dont les principaux groupes sont disséminés dans les parties les plus sauvages de la Cordillère de Caaguassu.

De toutes les tribus du Paraguay aucune n'est enveloppée d'autant de mystère et peu de races sud-américaines sont aussi intéressantes. Sans aucun contact direct avec les autres indiens ni avec les civilisés les Guayakis vivent encore comme vivait en Europe l'homme de la pierre polie. Et cependant la nuit, du haut de leurs collines, ils peuvent voir briller dans le lointain les lumières électriques de Villa Rica et celles des trains internationaux allant à Buenos-Aires.

Parfois, poussés par la faim, ils se risquent par les matinées d'hiver froides et pluvieuses à descendre près des établissements agricoles paraguayens pour tuer et mettre en pièces un cheval ou un bœuf dont ils emportent les morceaux au fond de leurs retraites boisées. Parfois aussi les habitants de la plaine aperçoivent au loin, au-dessus des arbres de la forêt, un ténu filet de fumée blanche : celle d'un campement guayaki.

Craintifs, toujours sur leurs gardes comme des êtres perpétuellement traqués, les Guayakis n'hésitent pas lorsqu'ils se trouvent ou se croient acculés à se défendre avec leurs longues flèches en bois dur contre les chasseurs isolés ou les battues de représailles envoyées contre eux après leurs déprédations.

Par suite de la difficulté de les atteindre et de cet état de guerre perpétuel, ils sont restés presque inconnus et représentaient une belle énigme ethnographique. Pour essayer de dévoiler le mystère dont s'entoure leur existence, j'ai séjourné pendant une année dans la grande forêt, au cœur de la Cordillère de Caaguassu. Une petite équipe d'indiens guaranis civilisés, d'*indios mansos*, comme on les appelle partout en Sud-Amérique, et quelques chasseurs paraguayens, vieux coureurs des bois rompus à tous les mystères de la forêt, habitués à démêler et à suivre les pistes, me servaient de guides. Avec ces hommes, tous *monteadores* (forestiers) éprouvés, nous avons croisé en tous sens les parties les plus reculées de cette région connue habituellement à Villa Rica sous le nom de « dernier désert du Paraguay ». Au cours de nos recherches

nous avons rencontré à diverses reprises les Guayakis et réuni de nombreuses informations à leur sujet.

Les résultats de cette mission chez les Guayakis ont fait l'objet de mémoires dans des revues spécialisées de faible divulgation en dehors des milieux scientifiques. La vie de cette intéressante tribu, qui se maintient isolée depuis des siècles non loin des régions civilisées, mérite d'être connue au delà de ce petit cercle de lecteurs.

Elle nous montre un groupement humain dans les conditions les plus simples, sans agriculture et presque sans industrie, divisé en petites hordes errantes, en lutte continuelle pour sa subsistance avec la forêt qui le nourrit et le protège, mais lui impose ses lois. Dans cette lutte de tous les instants le Guayaki, malgré ses faibles moyens, est dominé sans être vaincu. Il sait utiliser les moindres ressources de la forêt et toute une civilisation, rudimentaire sans doute et cachée, a pu se maintenir jusqu'à nos jours en dehors de la vie moderne, à cinquante kilomètres parfois du chemin de fer, basée presque tout entière sur deux humbles éléments : le miel et la cire des abeilles sauvages.

Dans leurs solitudes les Guayakis subissent parfois de façon inattendue le contre-coup des événements qui secouent un monde qu'ils ignorent. Pour ne citer que quelques exemples, l'introduction au Paraguay des orangers dont ils ne connaissent pas le nom, a modifié complètement les déplacements annuels des Guayakis à travers la forêt. Pendant la guerre européenne de 1914-1918 l'exploitation intensive de la forêt paraguayenne, conséquence de la perturbation des échanges économiques mondiaux, a fait reculer les limites de leur domaine tandis que la dépression économique actuelle et la guerre du Chaco leur assurent une longue période de tranquillité.

Il m'a paru intéressant de fixer dans une collection de géographie humaine ces différents aspects d'une civilisation mourante appelée à disparaître d'ici peu d'années.

J. V

1. Pour faciliter la lecture de ce livre, les noms indigènes ont été presque tous transcrits de façon approchée, la plus compréhensible pour le lecteur français.

CHAPITRE PREMIER

LE DOMAINE DES GUAYAKIS

Les Guayakis, indiens de grande forêt, habitaient autrefois presque tout le Caaguassu, la vaste zone boisée et accidentée de la région orientale du Paraguay, depuis la rivière Monda-ÿ au nord jusqu'à la lisière de la forêt au sud et à l'ouest, et à l'est jusqu'au Parana.

L'avance progressive de la civilisation et surtout le développement des exploitations forestières, *obrajes* (coupes de bois) et *yerbales* (régions où pousse l'arbre à maté) ont considérablement réduit leur territoire. Ils ont d'abord abandonné les parties basses de la forêt pour se retirer dans la zone de collines au relief peu élevé, mais tourmenté, formant la Cordillère de Caaguassu, ligne de partage des eaux entre les affluents du Rio Parana et ceux du Rio Paraguay. Fuyant toujours devant les civilisés ils se sont trouvés peu à peu divisés et refoulés dans des massifs d'accès difficile d'où ils rayonnent dans la forêt avoisinante et parfois jusqu'aux abords de la prairie.

Ce recul s'est fait peu à peu, avec de nombreuses fluctuations.

A l'époque coloniale les Espagnols ont très peu pénétré dans la forêt où rien ne les attirait ; mais à côté de la colonisation laïque et officielle s'est développée une très curieuse colonisation religieuse : les célèbres Réductions des Jésuites dont plusieurs étaient situées au voisinage de la région habitée par les Guayakis.

Réductions jésuitiques.

Ces colonies uniquement indiennes, fermées aux laïques espagnols, ont joué un grand rôle dans l'histoire du Paraguay. Elles étaient administrées sous la direction d'un Père Jésuite et de ses vicaires par des autorités, alcades et régidores, choisies chaque année entre eux par les indiens qui les habitaient. Tout était fait par les indiens et tout était en commun. On déposait les récoltes, les produits fabriqués dans le magasin de la colonie pour les répartir ensuite entre les habitants suivant leurs besoins.

Les Réductions étaient presque toutes construites sur un même plan. L'église, le couvent, le magasin, l'hôpital s'élevaient sur une grande place centrale. Autour, les maisons des indiens, toutes semblables, s'alignaient en rues régulières disposées en échiquier. Une enceinte fortifiée protégeait la colonie contre les attaques du dehors.

En plus des travaux agricoles et de l'élevage, indispensables pour assurer l'existence de leurs Réductions, les Jésuites avaient créé de nombreuses petites industries. Les femmes, suivant la coutume indienne, continuaient à filer et à tisser le coton des plantations et avec ces étoffes des tailleurs habillaient tous les habitants ; l'excès de la production de tissus était vendu chaque année à Buenos-Aires, permettant d'obtenir en échange certains produits européens. Parmi les nombreux artisans indiens formés par les Jésuites se trouvaient des forgerons, menuisiers, tonneliers, maçons, potiers et même des peintres, des sculpteurs sur bois, des horlogers et des doreurs pour décorer les églises. Ils avaient créé des imprimeries et c'est en pleine forêt, dans la mission de Loreto, que furent imprimés les premiers livres du Rio de La Plata (martyrologue romain en 1700). Cette imprimerie, la seconde en date de l'Amérique du Sud, a surtout édité des livres guaranis, livres de piété, grammaires, dictionnaires, contribuant à conserver et même à répandre ce langage indigène, encore parlé par presque toute la population actuelle du Paraguay ; l'orthographe adoptée par les Jésuites pour le guarani est toujours en usage.

Les Réductions n'ont pas été seulement des conservatoires de la langue guaranie. Pendant deux siècles elles ont abrité

DANS LA MÊME COLLECTION 
OUVRAGES DÉJÀ PARUS

- | | |
|---|--|
| 1. — GÉOGRAPHIE ET COLONISATION
par GEORGES HARDY | 12. — GÉOGRAPHIE DES FRONTIÈRES
par JACQUES ANCEL |
| 2. — L'HOMME ET LA FORÊT
par Pierre DEFFONTAINES | 13. — UNE CIVILISATION DU MIEL
par J. VELLARD |
| 3. — L'HOMME ET LA MONTAGNE
par JULES BLACHE | 14. — LA SOMALIE FRANÇAISE
par E. AUBERT DE LA RUE |
| 4. — LA CIVILISATION DE LA VIGNE
par ARMAND PERRIN | 15. — GÉOGRAPHIE PSYCHOLOGIQUE
par GEORGES HARDY |
| 5. — LA CHASSE DES ANIMAUX A
FOURRURE AU CANADA
par BENOIT BROUILLETTE | 16. — L'HOMME ET LE VENT
par E. AUBERT DE LA RUE |
| 6. — L'HOMME ET LES ILES
par E. AUBERT DE LA RUE | 17. — GÉOGRAPHIE DES
CHEMINS DE FER
par MARCEL BLANCHARD |
| 7. — LA CIVILISATION DU RENNE
par André LEROI-GOURHAN | 18. — L'HOMME ET LE SAHARA
par HENRI-PAUL EYDOUX |
| 8. — LA MÉDITERRANÉE
(Les hommes et leurs travaux)
par CHARLES PARAIN | 19. — L'HOMME ET LES PLANTES
CULTIVÉES
par
ANDRÉ G. HAUDRICOURT
et LOUIS HÉDIN |
| 9. — GÉOGRAPHIE DES VILLES
par PIERRE LAVEDAN | 20. — GÉOGRAPHIE DE LA
CIRCULATION SUR LES CONTINENTS
par ROBERT CAPOT-REY |
| 10. — L'HOMME ET LA CÔTE
(Étude d'économie maritime)
par MARCEL HÉRUBEL | 21. — GÉOGRAPHIE ET RELIGIONS
par Pierre DEFFONTAINES |
| 11. — LA VIE DES ESQUIMAUX
par JEAN WELZL | 22. — L'HOMME ET LE SOL
par Henri PRAT |
| 23. — GÉOGRAPHIE DE L'ÉLEVAGE
par PAUL VEYRET | |

LIBRAIRIE

nrf